

# Le modèle du “village ecclésial” en Languedoc, Roussillon et Catalogne: les apports de l’archéologie et leur discussion

AYMAT CATAFAU

UPVD - CRHiSM EA 2984

*en collaboration avec Olivier Passarrius – PAD – CG 66*

## *Introduction: un modèle en débat*

Les historiens et archéologues ont depuis un demi-siècle élaboré, parallèlement ou conjointement, des modèles et des schémas de “naissance des villages”. La vision des années 1970-1980 (Chapelot 1980) privilégiait une “condensation” ou concentration de l’habitat autour de l’an mil, en liaison avec les changements sociaux et religieux majeurs de cette époque: l’“encellulement” dans la seigneurie et la paroisse. Depuis 30 ans, le développement de l’archéologie préventive et la fouille extensive de centaines de sites habités du haut Moyen Âge, particulièrement dans les régions du nord de la Loire, a remis en cause radicalement cette vision d’une naissance du village à l’époque “féodale”. Des villages ont existé aux époques mérovingienne et carolingienne, des villages structurés, organisés, où les lieux de pouvoir, habitats aristocratiques ou les lieux de culte et d’inhumation, église et cimetière, sont plus présents qu’on ne l’avait imaginé.<sup>1</sup>

Il n’était donc pas question pour nous, dans le cadre du PCR “Villages d’Hier, Villages d’Aujourd’hui” de partir à la quête des “origines du village” ou de la “naissance du village”<sup>2</sup> autour de

---

1. On se reportera à ce sujet à l’introduction du colloque de Flaran de 2013.

2. Le titre de l’ouvrage *Les celleres et la naissance du village en Roussillon* pouvait prêter à confusion sur cette question et même induire en erreur sur les intentions de cette recherche. Certes il existait des villages avant la *cellera*, et il n’était pas question de le nier. Mais, dans une proportion considérable, et significative d’une situation historique de violences féodales prolongées, les villages du Roussillon gardent la trace dans leur plan d’une genèse “ecclésiale” ou plutôt “cimetériale”: un espace concentré de petites maisons enfermés dans une muraille, autour de l’église. Dans la plupart des villages conservant ce plan, les

l'an mil, mais de tester la concordance entre histoire et archéologie, à l'échelle du Roussillon, dans des cas précis de villages aux centres anciens assez bien conservés, des villages toujours existants aujourd'hui, et parfois aussi des villages disparus, et pour lesquels on disposait d'une riche documentation d'archives pour le Moyen Âge central et final.

Une vision exclusivement historique a donné naissance à un modèle, celui de "*sagrera-cellerà*", qui s'appuie sur de nombreux textes et qui représentait, dans les années 1970-1990 une illustration parfaite des effets indirects de la violence seigneuriale, dans la recherche et la constitution du refuge paysan et ecclésiastique. Notre projet, dans le cadre de ce PCR, n'est pas tant de chercher à valider ou non cette interprétation, qui reste discutable et en débat, que de tenter de comparer les textes d'archives, qui semblent explicites et clairs, aux archives du sol, et de faire le lien entre les textes et le plan actuel, ou le plan napoléonien, au travers des états successifs du "noyau villageois" ou du "cimetière" pouvant être retrouvés et datés par l'archéologie.

Cette démarche découle d'une longue pratique mutuelle de discussion entre l'archéologue et l'historien associés dans la direction de ce PCR, autour d'études de cas et de monographies, et d'une volonté de systématiser cette approche à propos d'une question où l'évidence des textes et des plans semblait pouvoir guider l'archéologie. On verra que bien souvent nous avons rencontré plus de problèmes que de réponses.

Nous ne reviendrons pas ici sur l'historiographie française du "cimetière habité" et des villages et enclos ecclésiastiques. Dans sa forme catalane et roussillonnaise, la *sagrera* ou *cellera* est connue depuis un presque demi-siècle grâce à des travaux fondés sur les riches archives de la Catalogne. Il n'est pas inutile peut-être de définir ces deux termes, ou plutôt de reconstituer leur étymologie, leur apparition et leur évolution dans les textes.

La *sagrera*, pluriel *sagreses*, en latin *sacraria*, désigne un ensemble de petits édifices les *sacrarii* (*sacrarium*, *sacrarios*, qui,

sources écrites du Moyen Âge et de l'époque moderne évoquent une "*cellera*", groupant des "celliers" ou des maisons, appelée souvent plus tard le "fort", *força* ou *forcia*, *fortalicium*: un "fort villageois" incluant l'église, sur les "trente pas" du cimetière originel. Il paraissait donc justifié de dire que la *cellera* était à l'origine de la forme concentrée des villages roussillonnais, à l'origine des villages tels que nous pouvions encore les voir de nos jours... sans préjuger d'une existence antérieure de ces villages ou de l'existence d'autres "modèles" de regroupement de l'habitat.

à l’origine, dans les textes liturgiques paléochrétiens, désigne un bâtiment ecclésiastique annexe à l’église, la “sacristie”), le féminin *sacraria* devenant le nom collectif de ces *sagrers* que les documents catalans des années 1020 commencent à mentionner régulièrement, dans des actes de vente, des testaments, des donations, dans l’environnement immédiat des églises, sur le cimetière.

La *cellera*, pluriel *celleres*, en latin *cellaria*, au sens à peu près identique à celui de *sagrera* pour le xie siècle, est construit sur le mot *cellarium*, cellier, le féminin *cellaria*, a le sens collectif d’ensemble des celliers sur le cimetière, expliquant comme pour *sacrarium*, un pluriel *cellarii*, *cellarios* (“les celliers”). Ce mot est utilisé dans la partie nord-est de la Catalogne, les régions de Girona, d’Empuries, du Roussillon, du Conflent et du Vallespir.

En Roussillon, plusieurs aspects étudiés depuis la formulation du modèle de la *cellera* avaient fortement nuancé un modèle qui pouvait présenter un aspect mécaniste, ils avaient mis en lumière:

- la complémentarité entre *cellera* et mas, la concentration des celliers et la dispersion des mas coexistent et même se combinent;
- la *cellera*, le cimetière refuge, est devenu lieu de perception, espace de domination et de contrôle, pour les seigneurs ecclésiastiques mais aussi laïcs;
- le terme *cellera* désigne à partir du xii<sup>e</sup> siècle des regroupements de celliers ou d’habitat autour d’un château, organisés de manière volontaire par des seigneurs laïcs, dans le cadre d’un redécoupage des territoires, manifestation d’un *incastellamento* très classique, mais utilisant la dénomination de “*cellera castrale*” qui rappelle le “*castello diposito*” italien (Settia 1980) (le meilleur exemple en étant Laroque-des-Albères);
- la *cellera* sur le cimetière est devenue l’enjeu des luttes entre seigneurs laïcs et ecclésiastiques, le moyen pour les établissements ecclésiastiques éloignés de leurs domaines de protéger leurs droits et propriétés (exemples de l’abbaye de Lagrasse à Pézilla-la-Rivière et Corneilla-la-Rivière ainsi qu’à Prades; exemple de l’abbaye de Cuxa à Baho; de Saint-Martin du Canigou à Marquixanes; de l’évêque d’Elne à Baixas; de l’archevêque de Narbonne à Pia...), avec un autre problème subséquent: les conflits entre ces institutions ecclésiastiques et leur “avoué” local, leur viguier, leur représentant qui se transforme parfois en ennemi;

- la *cellera-cimetière* est devenue un lieu de refuge pour la population du grand village lors des crises de la fin du Moyen Âge, sur le modèle des forts villageois, la *cellera-cimetière* prend d'ailleurs souvent le nom de *força*, *forcia*, *fort*, *fortalicium*, *castrum*.

#### ENJEUX HISTORIOGRAPHIQUES DES DÉBATS SUR LA *SAGRERA-CELLERA*

Les premiers historiens de la *sagrera* catalane, Karen Kenelly (1969) et Pierre Bonnassie (1975), se plaçant dans la perspective historique de la féodalisation et des violences du XI<sup>e</sup> siècle, s'appuyaient sur une documentation abondante, contemporaine, souvent originale. Victor Farías (1989-1993) a rapproché la *sagrera* du mouvement de la Paix de Dieu. Des historiens ont par la suite étudié la diffusion des *sagreres* dans diverses aires de Catalogne: Ramon Martí dans la région de Girona et Barcelona, Aymat Catafau en Roussillon, Elvis Mallorquí en Gironès, Jordi Bolòs en Alt Empordà et sur les piémonts pyrénéens.

Dans le débat sur le rapport entre les changements historiques et l'apparition des "aires de paix" autour de l'église, la *sagrera-cellerà* a tenu une place remarquable, en raison de son étude pionnière par Pierre Bonnassie, qui a fait considérer la Catalogne comme le paradigme de la féodalisation des sociétés occidentales méditerranéennes.

Dans la vision classique (celle de Pierre Bonnassie), le cimetière paroissial fut utilisé par les paysans et par les clercs pour mettre leurs récoltes (ou leurs revenus issus des dîmes) à l'abri des rapines seigneuriales sur l'espace consacré. Dans cette perspective, l'initiative, comme pour la Paix de Dieu, est d'abord populaire, puis encadrée et favorisée par l'Église pour protéger les inermes et pour assurer la conservation de ses propres intérêts et possessions.

Cependant des visions divergentes se sont fait jour, dans le cadre des débats autour de la mutation féodale. Pour Dominique Barthélemy (La Paix de Dieu): "la sacrée" étant née avant la "mutation féodale" (il s'appuyait entre autres sur quelques textes antérieurs aux années 1020-30) montre que les violences sont plus anciennes, s'inscrivent dans un temps long qui contredit la vision d'une révolution ou mutation brutale, remettant en cause l'idée d'un basculement soudain de la société. Aujourd'hui les vives polémiques à propos de la "révolution" ou "mutation féodale" se

sont atténuées, et la majorité des historiens s'accordent sur l'idée d'une transition plus longue, plus progressive entre l'époque carolingienne et l'âge féodal, en revalorisant l'importance du x<sup>e</sup> siècle, en particulier de sa seconde moitié, dans la genèse des nouveaux pouvoirs régionaux, “l'âge des principautés”, annonciateur des temps féodaux. En même temps, la violence effective interne au groupe aristocratique comme celle exercée contre les clercs et les paysans n'est pas remise en question, l'institution de Paix et Trêve de Dieu apparaît comme une ultime manifestation de la volonté politique de l'Église de mise en ordre de la société en crise.

Victor Farías (2007), à l'inverse de Pierre Bonnassie, affirme que c'est l'Église qui eut l'initiative de la construction des *sagreres*, qui n'existaient pas avant 1025, avant leur autorisation, leur mise en place institutionnelle par la Paix de Dieu (en particulier le concile de Trêve de Dieu de Toulouges en 1027). Dans cette perspective d'interprétation, la *sagrera* est née de la volonté ecclésiastique et reste sous le contrôle des évêques, essentiellement.

Pour Ramon Martí (2007) la *sagrera* s'inscrit dans le processus de féodalisation, elle n'est pas un refuge mais un moyen de domination, utilisé conjointement par l'Église et par les laïcs détenteurs des dîmes, les seigneurs, pour soumettre la paysannerie. Les premiers *sagrers* dans les cimetières sont des celliers ecclésiastiques de perception des dîmes et redevances.

PEUT-ON SORTIR DES IMPASSES DE CES INTERPRÉTATIONS DIVERGENTES GRÂCE UNE APPROCHE ARCHÉOLOGIQUE?

QUELS ÉLÉMENTS NEUFS L'ARCHÉOLOGIE PEUT-ELLE APPORTER AU DÉBAT?

On peut apporter à ce débat la contribution de quelques cas de fouilles récentes ou en cours (ou de réinterprétation de fouilles plus anciennes), réalisées en Catalogne et dans le midi de la France, et liant histoire et archéologie du “cimetière habité”. C'est l'archéologie non funéraire du cimetière qui nous intéressera, et particulièrement la proximité, voire l'imbrication inextricable dans le cimetière, des activités “normales” —les premières d'inhumation— et des activités considérées comme secondaires: le dépôt de récoltes et l'habitat qui se sont installés sur le cimetière préexistant.

Peut-on déterminer si ces activités “secondaires” dans le cimetière sont secondes dans le temps? Sont-elles nées de son statut de “terre ecclésiastique”, c'est-à-dire liées à son droit d'asile,

à la volonté de refuge? Comment l'archéologie peut-elle apporter des éléments de réponse à ces questions? Quels peuvent être les témoins archéologiques du "cimetière-refuge" et des relations chronologiques entre sépultures et usages profanes?

Au risque de répéter quelques banalités, l'archéologie et l'histoire n'ont pas les mêmes matériaux, les mêmes sources, les mêmes limites. Avec leur datation précise, les sources historiques ne donnent au mieux qu'une localisation imprécise, qu'une description vague ou formelle, ne peuvent bien souvent pas se traduire en plan, mais même leur lecture, la traduction des termes employés, est souvent orientée par une représentation *a priori* d'une réalité plus ou moins imaginaire (*mansus, villa, castrum*, mais aussi l'"adjacencia" d'une église, qui désigne son voisinage immédiat mais aussi le territoire paroissial tout entier, comme les termes qui désignent les espaces bâtis ou non bâtis ou les éléments de fortification, etc.).

L'archéologie dispose de données concrètes, mais les interpréter n'est pas toujours facile: l'ouverture partielle du site, les vestiges mal conservés dans le milieu urbain (surtout dans le cas d'un espace très bouleversé comme celui du cimetière paroissial et d'un centre villageois où les constructions et les réseaux ont été multipliés).

Pour la période qui intéresse les débuts du "cimetière-refuge" les éléments de datation sont rares, les tombes vides d'objets de parure et les céramiques retrouvées dans les vestiges d'habitat ou les silos donnent fourchettes larges, surtout pour les XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles et la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. De plus le recours aux datations radiocarbone est souhaitable mais encore trop exceptionnel (Schneider AMM), en outre, il ne faut pas se leurrer: ces datations sur les restes humains, animaux ou végétaux donnent de précieuses indications, mais dans des fourchettes assez larges ou pour des pics de probabilités toujours discutables. Peu de chances donc que les datations radiocarbone puissent résoudre la question de la chronologie absolue des occupations profanes du cimetière, du moins avec une précision permettant de trancher les débats historiques sur l'origine de ce processus.

On comprend aussi que la nature même des vestiges archéologiques, par essence matériels, ne peut indiquer si un silo contient des céréales constituant le produit de dîmes ou les réserves d'un paysan. On verra que l'interprétation de la nature ecclésiastique

ou non d'une construction appuyée au mur d'une église peut faire l'objet de discussions.

Dans tous les cas, entre le fait archéologique et le texte historique le dialogue est délicat. Il doit réunir l'historien et l'archéologue dans une démarche de remise à plat des faits déductibles de leurs deux documentations. Cette démarche doit tendre à une objectivité totale, en éliminant toute interprétation, y compris dans le vocabulaire utilisé pour rendre compte des "découvertes" dans les textes ou dans le sol, en différenciant ce qui est certitude de ce qui est conjecture, en confrontant enfin ces certitudes aux diverses hypothèses explicatives. C'est seulement ensuite qu'ensemble ils peuvent proposer des schémas d'interprétation, qui restent des constructions théoriques et que chaque nouvelle découverte est susceptible de remettre en cause.

Sur ces points notre collaboration est fondée sur la confiance autant que l'expérience: nous avons essayé en tâtonnant de mettre en œuvre le dialogue entre histoire et archéologie depuis plus de quinze années (Laroque-des-Albères 1997 – Vilarnau 1999), et si nous avons décidé il y a trois ans de tenter l'approche archéologique de la *cellera*, c'est justement pour tester ce concept, l'utiliser, le questionner, en évaluer la pertinence et non pour "chercher des preuves" de son existence ou de son inexistence.

Mais l'archéologue ne part pas "à l'aveugle" dans sa fouille, dans la cadre d'une fouille programmée, le choix du village et du secteur précis de la fouille est guidé par une série de données: plan qui semble conserver les vestiges de la forme d'enclos ecclésial, documentation historique abondante, emplacement qui peut apporter des réponses à des questions précisément définies.

On peut tenter de sérier les questions que l'historien pose à l'archéologue dans l'approche conjointe d'un "enclos ecclésial", d'un "cimetière-refuge".

#### LE CIMETIÈRE COMME LIEU D'INHUMATION, SES RELATIONS AVEC LE LIEU DE CULTE ET L'HABITAT

L'existence de tombes est-elle attestée? En effet l'existence même du cimetière peut être en question. Est-on en présence d'un vrai cimetière ou "cimetière", n'est-il qu'un terme générique désignant un espace protégé, un cimetière "pour les vivants et non pour les morts" selon l'expression rendue célèbre par Lucien Musset (1948). On verra ci-dessous qu'à La Digne d'Aval, "enclos ecclésial" fouillé par Frédéric Loppe, cette question n'est pas absurde.

Autre question dont la réponse est parfois surprenante: la chronologie des premières tombes. Les datations radiocarbone sont ici indispensables. À Pézilla-la-Rivière on a vu que les inhumations sont précoces, bien antérieures, tant à Saint-Saturnin qu'à Saint-Félix, à l'époque carolingienne considérée comme celle de la mise en place du cimetière chrétien. Les naissances du cimetière sont, les rapports entendus aux Journées de Flaran 2013 l'attestent, plus complexes que l'on n'imaginait. Même l'antériorité de l'église par rapport au cimetière, toujours supposée, nécessite confirmation, comme le cas de Pézilla-la-Rivière le montre.

La forme du cimetière est-elle aussi en question: est-elle fixée dès l'origine, ou, comme on semble le constater au fur et à mesure que les fouilles se multiplient, doit-on penser qu'il était au départ établi dans un espace environnant large, aux limites assez floues qui sont ensuite réduites, précisées et même souvent fixées fermement par un mur ou une autre forme de barrière. La mesure matricielle des 30 pas, que mentionnent les consécrationes d'églises catalanes par exemple et que l'on utilise comme un "calque" pour lire les plans cadastraux, est-elle vérifiée? Dans d'autres textes on retrouve des limites fixées à 60, 12 ou 15 pas. Ces mesures ont-elles une réalité archéologique? Quand elle est perceptible sur le plan cadastral, est-elle en relation avec des vestiges archéologiques: limite des inhumations, limite des constructions, murs, remparts, fossés, rues? Les exemples roussillonnais ont, à chaque occasion de fouille, apporté une vision plus diverse et plus soule de la réalité du terrain.

La fouille doit aussi permettre de préciser la relation entre cimetière et habitat. La succession chronologique: "église puis cimetière puis celliers-silos puis habitat" reste un modèle explicatif très pédagogique, mais est-il la règle la plus courante, ou seulement une possibilité parmi d'autres processus de formation? Les exemples rencontrés en fouilles, que nous allons aborder ci-dessous font au moins relativiser cette succession "idéale", qui risque de passer même pour purement "idéelle".

Les fouilles concernent trop rarement l'intérieur des églises, mais dans ce cas elles révèlent aussi la complexité des relations entre intérieur et extérieur du lieu saint, tant du point de vue des inhumations que des "dépôts de récoltes ou de dîmes", les silos ou celliers ecclésiastiques. Si les tombes dans l'église ne sont pas que des tombes de clercs (femmes, enfants y sont représentés) peut-on déduire automatiquement que les silos dans l'église sont

"cléricaux"? Par ailleurs on connaît des mentions d'église-refuge, où les paysans portent leurs récoltes. Où se font ces dépôts? Dans des coffres de bois, de pierre, des silos (utilisés dans ce cas comme simples fosses et non selon les règles de la conservation par ensilage) ou des pièces construites le long de la nef du genre de petites "sacristies"?

LA NATURE ET L'ÉVOLUTION DES VESTIGES NON FUNÉRAIRES,  
LEUR FONCTION, LEUR NOMBRE, LEUR ORGANISATION OU  
LOCALISATION DANS LE CIMETIÈRE

La caractérisation des vestiges profanes dans l'environnement de l'église (ou à l'intérieur de l'église) est aussi un des objectifs de la fouille, susceptible d'enrichir l'interprétation historique de la relation entre le cimetière et ses utilisations non funéraires. L'archéologie répondra tout d'abord aux relations de chronologie: l'antériorité du cimetière et le développement des utilisations profanes sur et dans le cimetière sont le modèle attendu du "cimetière-refuge". Si cette occupation est liée à l'habitat, elle est marquée par des sols d'occupation, des foyers en place ou au moins des sols cendreaux, de la céramique et des restes culinaires en assez grand nombre pour écarter la possibilité d'apports de terre depuis un habitat voisin.

Mais les vestiges profanes les plus fréquents dans le cimetière sont les silos. On remarquera leur relation avec les tombes: sont-ils antérieurs ou postérieurs à elles? Sont-ils recoupés ou recourent-ils les tombes? Dans ce dernier cas peut-on en déduire l'absence de marquage au sol des tombes ou l'effacement de ce marquage? Si une aire d'ensilage précède le cimetière, quelle est sa relation avec un habitat voisin, avec une église préexistante au cimetière? Des sites d'occupation longue, depuis l'Antiquité (ou l'Antiquité tardive) jusqu'au Moyen Âge central, comme Lunel en Languedoc ou Sentmenat en Catalogne posent ces questions.

Les silos sont-ils en lien avec un habitat dont les traces de surface auraient disparu? Sont-ils en relation avec des aménagements de surface comme des enclos personnels, des bâtiments en matériaux périssables, que l'on pourrait assimiler à des celliers? Des vestiges de trous de poteaux associés aux silos peuvent suggérer l'existence d'une parcelle de terre avec silos couverte d'un toit, fermée d'une cloison, d'un mur? Les silos sont-ils eux-mêmes la première forme de ce que l'on nomme dans les textes "les celliers" à

partir des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles? Sont-ils associés aux celliers, et à quoi peut ressembler un cellier ou la trace archéologique d'un cellier?

Quels indices peut-on avoir d'une installation spontanée ou ordonnée des celliers ou silos, ou de l'habitat? Qui bâtit, qui creuse, qui utilise ces fosses? Les silos dans le cimetière peuvent-ils être en relation avec du stockage clérical ou seigneurial de dîmes ou autres redevances en nature? La taille et le nombre des silos, leur situation dans ou hors de l'édifice nous renseignent-ils sur cet aspect? La manière dont ils perturbent les tombes est-elle un signe de leur creusement non organisé, anarchique? Peut-on retrouver une régularité, voire une structuration de la disposition des celliers?

Il est classique de distinguer, pour des raisons théoriques et pratiques, deux types de fouilles: celles qui concernent des lieux (églises, cimetières, villages) désertés et celles qui se déroulent au cœur de villages actuels comme nous avons souhaité les développer dans ce PCR.

De manière pratique, les conditions d'accès au sous-sol sont bien entendu radicalement différentes entre ces deux types de sites. Dans les villages toujours habités, à l'accessibilité limitée au sous-sol, s'ajoutent les perturbations poursuivies jusqu'à nos jours (voire multipliées depuis cinquante ans) par les programmes d'adduction et de collecte des eaux, puis d'ensevelissement des divers réseaux (lignes électriques, téléphoniques, conduites de gaz et fibre optique) et par les constructions et destructions de bâtiments même en des secteurs aujourd'hui "disponibles" pour l'archéologie.

Mais théoriquement aussi, les deux types de sites peuvent sensiblement diverger. Fouiller un village abandonné, c'est fouiller un village déserté, qui a échoué, et dont les vestiges risquent de témoigner plus d'une situation "atypique" ou "invivable", ou des causes et modalités d'un abandon, que d'un contexte de développement naturel, harmonieux, prospère. Fouiller un village mort peut-il expliquer plutôt les raisons de cet échec ou celles du succès des villages voisins que l'on ne peut que plus difficilement fouiller? La réponse n'est pas aussi simple que cette opposition binaire pourrait le laisser entendre. Car les cimetières abandonnés précocement (ou relativement tôt) peuvent nous instruire sur un temps "des origines" que les perturbations postérieures ont fait disparaître dans les villages bien vivants... Les cas de Vilarnau et de Villeneuve-de-la-Raho nous enseignent que l'abandon a pu aussi préserver des états anciens qu'une occupation continue avait beaucoup de chances de faire disparaître...

Plutôt que de distinguer artificiellement dans cet exposé les fouilles dans les villages disparus et dans les villages actuels, nous avons préféré adopter une présentation suivant la répartition géographique des recherches.

### *En Catalogne*

Pour les fouilles de cimetières paroissiaux habités ou occupés à l'époque médiévale en Catalogne, on dispose d'une documentation en ligne assez abondante pour certains sites, comme Sentmenat, qui a donné lieu aussi à une publication monographique de qualité. On y a joint des informations contenues dans l'importante contribution de Ramon Martí à l'ouvrage *Les Sagreres a la Catalunya medieval*, qui a examiné la documentation archéologique pour illustrer sa conception historique de la *sagrera*.

Les *sagreres* connues par les textes sont très nombreuses en Catalogne, tant celles qui ont donné naissance à des villages actuels que celles qui ont été abandonnées (on pourra se reporter à deux cartes xxx), mais toutes les fouilles rapportées par Ramon Martí concernent des villages abandonnés, des églises aujourd'hui isolées, sauf dans le cas de Sentmenat. Du point de vue de la méthodologie de la fouille, pour autant que l'on puisse en avoir information dans les publications imprimées ou les rapports disponibles sur internet, les datations radiocarbone sont inexistantes et les datations sont exclusivement fondées sur le mobilier céramique, la typologie des inhumations ou la relation avec des bâtiments ecclésiastiques datés stylistiquement par l'histoire de l'art.

Dans l'ouvrage *Les sagreres...*, Ramon Martí en tant qu'historien et archéologue a voulu utiliser les arguments archéologiques à l'appui de sa thèse sur l'interprétation des *sagreres*. En créant le terme “ensagrèrament” Ramon Martí n'a pas simplement décalqué l'expression “incastellamento” popularisée par la thèse de Pierre Toubert (1973). Il a voulu faire un parallèle direct entre le processus de regroupement autour du château et celui du regroupement autour de la *sagrera*. Le décalque des termes signifie pour Ramon Martí que les deux processus sont similaires, tous les deux étant des processus de domination, de soumission, d'encadrement matériel des populations rurales par les seigneurs, les dîmes (et leur appropriation par les laïcs) jouant un rôle déterminant dans le prélèvement d'une partie des récoltes paysannes, le bâtiment ecclésiastique et les *sagrers* ecclésiastiques (au sens de celliers mais aussi de “sacristies”), étant l'instrument premier, par l'importance

et dans le temps, de cette soumission. À côté de la mise en place du réseau des châteaux, la mise en place du réseau des églises, des paroisses, des cimetières et des *sagreres* est l'autre versant d'un même processus de féodalisation.

Deux phrases de sa contribution au petit livre "Les *sagreres*..." publié en 2007 résument sa position (traduction Aymat Catafau). Toujours provocateur, et aimant aller à rebours des lieux communs et vérités établies, même les plus solides et les plus évidentes, il écrit: "le mystère de l'implantation de la féodalité en Catalogne n'est autre que l'application effective et systématique des cens paroissiaux, la transformation généralisée des églises en centre de perception des revenus. Paix et Trêve de Dieu et féodalisation ne s'opposent pas mais se complètent" et: "les *sagreres* sont un espace de contrainte et non de refuge, de domination et non de liberté". Selon lui, les premiers "sagrers" (on peut dire celliers) établis sur les cimetières sont des lieux de perception et de conservation des dîmes.

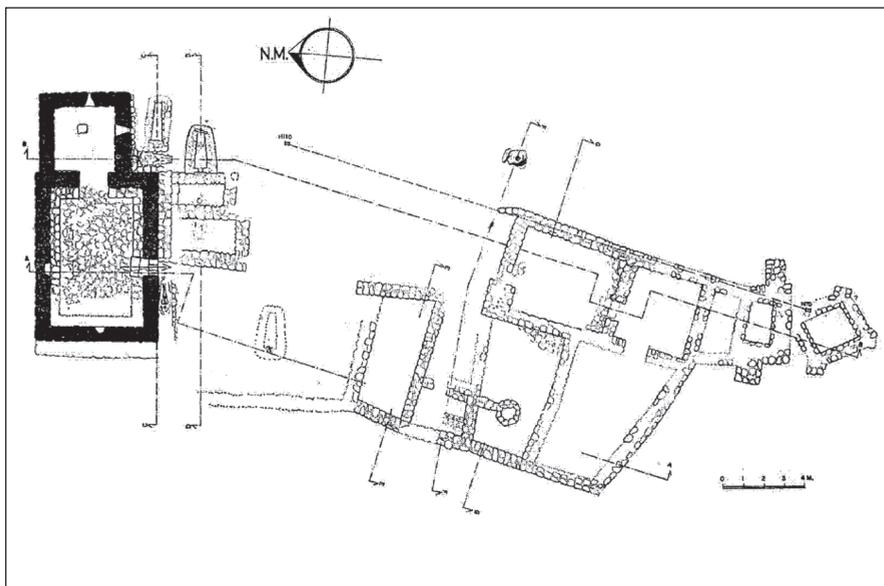
#### SANT ESTEVE DE CAULÈS (MARTÍ, 2007-172)

Selon Ramon Martí, c'est le "meilleur exemple pour illustrer ce à quoi pouvaient ressembler physiquement les premiers *sagrers* que l'on voit apparaître dans la documentation dès le XI<sup>e</sup> siècle".

L'église de Sant Esteve de Caulès (au sud de Caldes de Malavella, La Selva) (fig. 1) est mentionnée en 939, en 1079 elle est à la tête d'une paroisse. Architecturalement elle est décrite par Ramon Martí comme "pré-romane", à proximité se trouve une tour de l'antiquité tardive abandonnée au V<sup>e</sup> siècle qui sert de point d'ancrage à un habitat du IX<sup>e</sup> (selon l'archéologue Manuel Riu 1990) établi entre cette tour et l'église nouvellement construite, habitat qui dure du IX<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle. Quelques maisons sont occupées encore au XVI<sup>e</sup> siècle, l'ensemble de l'habitat étant compris entre deux murs qui s'appuient au sud sur la tour romaine réaménagée et au nord sur l'église. Le site est aujourd'hui envahi par la végétation, et en grande partie ruiné.

Deux petites constructions adossées au mur sud de l'église, formant en fait deux pièces avec un accès unique à l'est, près de la porte de l'église, sont bâties en grands moellons liés à la terre crue reposant sur une banquette commune de mortier. Elles ont été interprétées par les fouilleurs, en 1975, comme ayant sans doute constitué la maison du curé, la *rectoria* ou presbytère, datant des

FIGURE 1

Sant Esteve de Caulès, plan de la fouille. Contre le mur sud de l'église: les *sagrers*? (figure: Manuel Riu).

xii<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> siècles. Ramon Martí dit "dont nous pensons pour notre part qu'il s'agit des *sagrers* les plus primitifs du xi<sup>e</sup> siècle".

Lors de la construction de ces pièces ont été partiellement détruites quatre sépultures du cimetière antérieur. Ailleurs, dans l'environnement de l'église, on trouve encore en surface des tombes anthropomorphes, dont la datation proposée est des ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècles. L'étude des fouilleurs distingue trois phases typo-chronologiques des inhumations, les x<sup>e</sup>, xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles.

Les deux édifices ont été dans leur dernière utilisation couverts de tuiles. Les deux pièces ont 5 et 2 m<sup>2</sup> de superficie intérieure, les archéologues y ont trouvé une nombreuse céramique de la fin du Moyen Âge: formes globulaires ainsi que plats et tailleirs "témoignent de l'usage répété des céramiques dans ces supposés *sagrers*" dit Ramon Martí. Pour lui, ces espaces ne semblent pas avoir été conçus comme greniers mais plutôt comme celliers, avec des murs bas et épais et de très petites ouvertures latérales d'accès, pour contrebalancer leur orientation au sud. Ramon Martí ajoute immédiatement après "ce qui en tout cas reste intrigant à Caulès est le fait qu'il y ait deux *sagrers*" (ils ne sont plus "supposés"), ce

que Ramon Martí interprète comme lié à conservation de produits différents, ou à une fonction différente, le plus petit seulement étant un *sagrers-cellier*.

Pour appuyer son interprétation, Ramon Martí cite trois textes d'autres lieux de Catalogne datant de 1034, 1039 et 1058 pour évoquer des *sagrers* appartenant à des prêtres, se trouvant près de l'église (*ad* ou *iuxta ecclesiam*), le dernier étant possédé par un prêtre et situé *ante hostium ecclesiae* (devant la porte de l'église), et enfin un *sagrers* mentionné en 1087 "près de la porte de l'église". "Ceci prouve que c'est par ce type spécifique de bâtiments annexes de l'édifice religieux que commence la construction des premiers *sagrers*, authentiques garde-mangers, mais aussi dépôt d'objets liturgiques, lampes, etc. Leur nom *sacrariae* ou *sacrarii* indique que ces deux pièces annexes n'étaient autre chose que les sacristies subsidiaires de l'église" ajoute-t-il.

Pourtant l'archéologue, Manuel Riu i Riu, de l'Université de Barcelone, écrivait au sujet de la relation chronologique entre les tombes et la construction de la "maison curiale": les "sépultures en coffre... les plus superficielles... doivent correspondre au XII<sup>e</sup> siècle. À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, au-dessus du cimetière, furent bâties des maisons, parmi lesquelles la maison du curé elle-même, constituée de deux enceintes rectangulaires de 4 sur 6 mètres (d'une superficie de 24 m<sup>2</sup>) abandonnée dans le dernier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle et riche en vestiges céramiques... Nous pensons que dès le XIII<sup>e</sup> siècle le cimetière fut déplacé au secteur nord, zone non encore explorée".<sup>3</sup>

Le lieu est habité jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle par 8 à 10 familles, deux familles y vivent encore au XVI<sup>e</sup> siècle. Les archéologues n'ont trouvé dans ces pièces que des céramiques du bas Moyen Âge, mais l'interprétation des archéologues rattachant ces constructions à la phase finale d'habitat est écartée sans autre argument que leur localisation et des textes mentionnant des *sagrers* appartenant à des prêtres dans des localisations similaires.

À propos du nécessaire "dialogue entre archéologue et historien" évoqué en introduction, il semble curieux de redater un vestige et

3. "Sépultures de cista... les més superficiales... deuen correspondre al segle XII. A partir del segle XII, damunt el cementiri es bastiren cases, entre elles la mateixa casa rectoral, constituïda per dos recintes rectangulars (A i B) d'uns 4 x 6 metres (superfície de 24 m<sup>2</sup>), abandonada el darrer terç del segle XIV i rica en vestigis ceràmics. ... Creiem que, des del segle XIII, el cementiri fou traslladat al Sector Nord, zona no explorada encara", M. Riu, Cota Zero, 1990.

de réinterpréter sa fonction de manière aussi radicale sans avancer autre chose que l'intime conviction de l'auteur (*nosaltres pensem*), sans reprise de fouilles, sans proposition d'autres datations, sans contestation des arguments de l'archéologue, par ailleurs chercheur de référence dans l'archéologie médiévale catalane...

Il est possible que ces constructions soient des celliers ou une "sacristie" et un cellier du XI<sup>e</sup> siècle, mais nous n'en avons pas eu de preuves ou d'arguments correctement étayés. Aucun texte ne mentionne d'ailleurs de *sagrera* à Sant Esteve de Caulès, un site qui présente un grand intérêt par la réoccupation d'un lieu fortifié de l'Antiquité tardive, et par la constitution d'un nouveau pôle "fortifié" d'époque carolingienne, doté d'une église et regroupant à l'intérieur d'une muraille un habitat paysan qui semble correspondre à un habitat de reconquête pionnière dans une région un temps abandonnée. Le lieu s'apparente davantage à un habitat castral précoce qu'à une *sagrera* classique...

#### L'ESQUERDA, DIOCÈSE D'OSONA (VIC)

Le site de l'Esquerda, fouillé par Imma Ollich (Université de Barcelone), est un autre cas considéré comme exemplaire par Ramon Martí. Il s'agit d'un éperon rocheux dominant le cours du fleuve Ter, dans la plaine de Vic, occupé en deux temps à l'époque ibère (aux VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles av. J.-C. puis à nouveau aux V<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) et réoccupé au V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Au X<sup>e</sup> siècle y est construite une église primitive, mentionnée en 927, à laquelle correspondent des tombes anthropomorphes. À l'extérieur de cette église primitive avec abside semi-circulaire, près du mur ouest, ont été retrouvées deux rangées de quatre trous de poteaux et une fosse. À cette extrémité ouest, au moment de la reconstruction de l'église, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, on ajoute une pièce, d'une superficie de 30 m<sup>2</sup>, aux murs puissants, à laquelle on accède par l'intérieur de l'église. La construction postérieure du clocher qui obture la porte sud, entraîne l'ouverture d'une porte à l'ouest, et cette "pièce" est transformée en porche (fig. 2). Pour Ramon Martí "il paraît clair que ce bâtiment à l'ouest est le *sagr* caractéristique de l'église romane, construit à moment déjà tardif de l'*ensagrement*".

Comme dans le cas précédent et de manière encore plus évidente à L'Esquerda, ce site perché, a un caractère militaire, idéal pour la défense et le contrôle du passage, mais aussi un caractère symbolique. L'occupation tardo-antique s'installe sur un éperon de

FIGURE 2



L'Esquerda (Osona).

Vue depuis le sud. La porte de l'église, au premier plan, est obturée par la construction du clocher, le supposé *sagrera* (cf. mur arasé de l'ouest, à gauche) devient le porche de l'église.

l'âge du Fer, selon des modalités que les travaux menés depuis une décennie en Languedoc (Laurent Schneider) ont bien illustrées. À vrai dire, ni Sant Esteve de Caulès ni L'Esquerda ne sont représentatifs des *sagreres* catalanes, dont la cartographie suit les plaines et fonds de vallée, autour de simples églises et cimetières paroissiaux; d'ailleurs aucun document médiéval ne mentionne pour ces deux lieux de *sagrera* ou de *sagrera*. Cependant ces deux exemples sont utiles pour poser la question des constructions adventives à l'église, ses annexes, la possibilité d'existence d'une sacristie, éventuellement d'une demeure curiale, voire de dépôts de produits de redevances ou de dîmes.

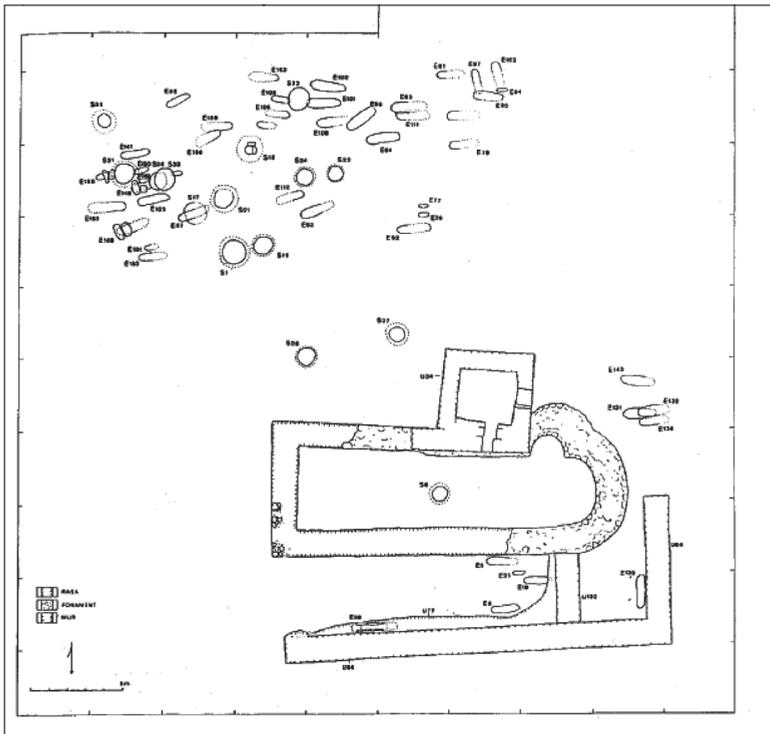
Car il y a sans doute une occupation ecclésiastique du cimetière à ne pas négliger et la question des constructions annexes de l'église est importante, mais rien dans la chronologie des textes ou des fouilles ne permet de dire que ces *sagrers* ecclésiastiques ou annexes de l'église sont les premiers "celliers", les plus anciens, de la *sagrera* et *a fortiori* qu'ils jouent un rôle déterminant dans la mise en place de la "domination" ecclésiastique sur la *sagrera* et sur la population. Cela semble fondé sur une volonté d'argumentation historique qui use d'une interprétation restrictive du terme *sagrera* comme sacristie et bâtiment annexe de l'église: des centaines de textes catalans des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles montrent que les silos et *sagrers* sont paysans, possédés par des paysans...

## SENTMENAT (VALLÈS ORIENTAL)

C'est en revanche une *sagrera* "véritable" ou "classique" que l'on trouve à Sentmenat, remarquable exemple d'archéologie au centre d'un village catalan actuel, dans l'espace de l'ancienne église et de l'ancien cimetière. La fouille a révélé de nombreux vestiges de l'occupation utilitaire, profane, de cet espace.

Lors de plusieurs campagnes, entre 1992 et 2002, a eu lieu la fouille de l'espace de l'ancienne église romane, aujourd'hui détruite et dont ne subsiste plus que le clocher; et de l'espace de l'ancien presbytère, situé juste au nord-est de l'église, dans la limite des trente pas. Une église est attestée à Sentmenat (fig. 3) par l'archéologie dès le milieu ou la fin du v<sup>e</sup> siècle; le vocable de sant Menna, nom d'un martyr égyptien du tout début du iv<sup>e</sup> siècle, se diffuse à partir du v<sup>e</sup> siècle grâce aux pèlerinages en Égypte, il est habituellement lié à des lieux de culte anciens.

FIGURE 3

Sentmenat (Vallès oriental). Plan des silos et sépultures de la phase XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles.

Plusieurs phases d'occupation ont été reconnues par les archéologues (Jordi Roig, Joan-Manuel Coll, Joan-Antoni Molina 1995, cf. rapports disponibles en ligne). De la phase I datent une église paléochrétienne (milieu v<sup>e</sup>-viii<sup>e</sup> siècles) et aussi cinq silos et des sépultures en coffres de *tegulae*, en coffres bâtis ou en coffres en lauses, qui sont situées à l'intérieur comme à l'extérieur de l'édifice paléochrétien, les silos sont tous à l'extérieur de l'édifice.

Lors de la phase II, aux ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles, cet édifice reste inchangé, seul y est ajouté un clocher (ce n'est pas celui qui subsiste, qui est du xiii<sup>e</sup> siècle), de cette époque on a retrouvé aussi treize silos dont trois se trouvent dans l'édifice préroman et sont caractérisés par leur grande dimension. Ils ont été comblés par des matériaux de déchet de construction de la nouvelle église romane (début ou milieu du xi<sup>e</sup> siècle), l'un même, à l'extérieur de l'église préromane, était totalement vide à ce moment-là (donc conservé prêt à l'usage), il est bouché par le mur de la nouvelle église. Dix-huit sépultures de cette époque ont été retrouvées, plusieurs, extérieures à l'église préromane, sont recoupées par la nouvelle église.

La phase III est celle de la construction de l'église romane et du clocher, le clocher conservé, plus grand et plus haut sans doute que le premier. On assiste à la multiplication des silos, et surtout des silos hors de l'édifice, au milieu des tombes, avec de nombreux recouvrements de tombes antérieures (des phases I ou II voire même de la phase III) par ces silos. Un seul silo, de petites dimensions, est situé dans l'église.

La fouille de l'espace ecclésial de Sentmenat démontre la complexité de l'établissement, parfois très précoce, des sépultures et des lieux de culte, sans que l'on puisse toujours bien saisir la relation chronologique entre les deux phénomènes. On constate aussi le caractère précoce du creusement des silos dans l'environnement immédiat de la première église. Ce cas pourrait illustrer le caractère spontané, en tout cas inorganisé, non planifié, non contrôlé du creusement des silos, ou en tout cas de la multiplication du creusement des silos dans le cimetière, aux xi<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècles.

### *En Languedoc*

Deux fouilles en terres occitanes, l'une ancienne, mais dont les données ont été récemment reprises et complétées par des datations, l'autre récente, illustrent des exemples différents de "villages ecclésiaux", pour reprendre l'expression créée par Dominique

Baudreu et Jean-Paul Cazes, le premier (Caramany) est en effet un "enclos ecclésial" abandonné et fossilisé dans le parcellaire, reconnu d'abord par l'étude du cadastre napoléonien, le second est superbement conservé dans le cœur du village actuel de Digne d'Aval, lui aussi étudié parmi les villages ecclésiaux du Razès (Baudreu).

#### CARAMANY, L'HORTO (FENOULLÉDÈS, PYRÉNÉES-ORIENTALES)

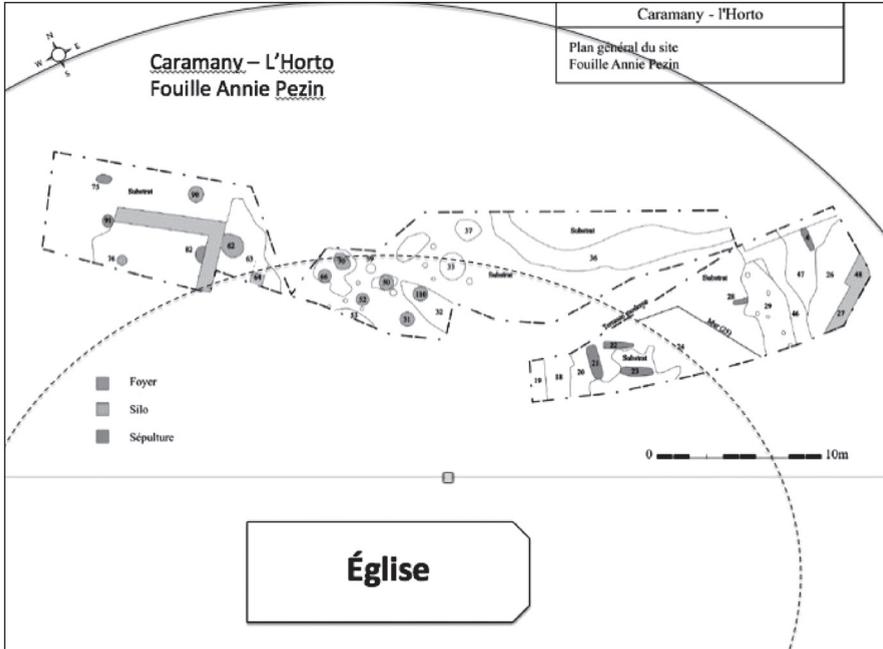
L'église ancienne et le cimetière sont situés en contrebas du village actuel. *L'incastellamento* tardif entraîne le déplacement du village au XIII<sup>e</sup> siècle au pied du château des seigneurs (première mention des seigneurs en 1242, Dominique Baudreu). Le cadastre napoléonien montre une anomalie elliptique au nord du cimetière qui conserve lui-même en son sein les restes de l'ancienne église romane. Cette ellipse mesure environ 30 m à partir des murs de l'église médiévale.

En 1990, une fouille de l'AFAN (Annie Pezin), au lieu-dit L'Horto, avant l'aménagement du barrage de Caramany et l'installation d'une déviation routière détruisant une bonne part de l'ellipse située au nord du cimetière, a montré la réalité de l'extension la plus large du cimetière, avec plusieurs sépultures dans la partie est (nord-est de l'église, dans la limite des 30 m), ainsi que l'existence, du côté ouest, toujours dans l'espace des 30 m, d'un mur de maison avec des foyers, de silos taillés dans le granit, de trous de poteaux (correspondant à un espace couvert?). Ces silos sont de petit gabarit (1m<sup>3</sup> en général, sauf un de 2m<sup>3</sup>), et on note aussi des traces artisanat du fer (scories). La céramique associée était datée des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles.

Plan des vestiges situés à l'intérieur du cercle des trente pas (trait continu) (fig. 4). Le trait discontinu représente quinze pas de distance depuis l'église. En vert les silos, en bleu les sépultures. Le nord est en haut.

La reprise de ce dossier dans le cadre du PCR *Villages d'hier, villages d'aujourd'hui*, ainsi que dans le projet de publication des résultats de tous les travaux archéologiques réalisés au moment de la création du barrage de Caramany, a motivé la réalisation de deux datations radiocarbone. Une sépulture commune à un adulte et un enfant a été datée de 980-1130, un silo contre mur de la maison avec foyers, silo ayant livré des ossements de faune et de nombreuses céramiques dans le même comblement, a été daté de 1010-1170. Il n'existe pas de preuves de silos recoupant

FIGURE 4



L'Horto (Caramany).

des sépultures, et d'ailleurs l'habitat (et ses silos) et les sépultures semblent occuper des zones distinctes dans l'espace "cimetière" des trente pas.

Parmi les informations à retenir de ce dossier, on soulignera que l'usage mixte, d'inhumation et d'habitat et de stockage associé, de l'espace des trente pas entourant l'église, le "cimetière", est confirmé aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles. En outre, il n'est pas impossible qu'une division précoce de l'espace ait concentré les inhumations dans la partie est et les occupations profanes à l'ouest (au moins pour la partie nord, la partie au sud de l'église ayant pu être tout entière réservée aux inhumations, si l'on interprète ainsi le maintien du cimetière dans ce secteur jusqu'à nos jours).

#### LA DIGNE D'AVAL (RAZÈS, AUDE)

A La Digne d'Aval, l'église Saint-Jacques est située au cœur d'un "village ecclésial" emblématique par la conservation des

formes. Le plan de La Digne d’Aval montre un “enclos ecclésial” de 34 m de diamètre, soit à peine 900 m<sup>2</sup>, tracé circulaire, et une disposition radiale des maisons (fig. 5 et 6). Ce village a eu la chance de bénéficier des études pionnières de Dominique Baudreu (Baudreu 1995) et d’un suivi archéologique attentif depuis plus de vingt-cinq ans.

Des silos avaient été observés en 1987 dans un talus proche du nord de l’église, un de ces silos avait été détruit sans étude, l’autre silo, menacé de destruction, a été fouillé en 2009. En 2006, lors de travaux d’aménagement, furent découverts un mur de maison en pisé et un mur de terre crue, constituant le parement extérieur de l’enceinte de terre crue du bas Moyen Âge autour du très petit noyau villageois entourant l’église.

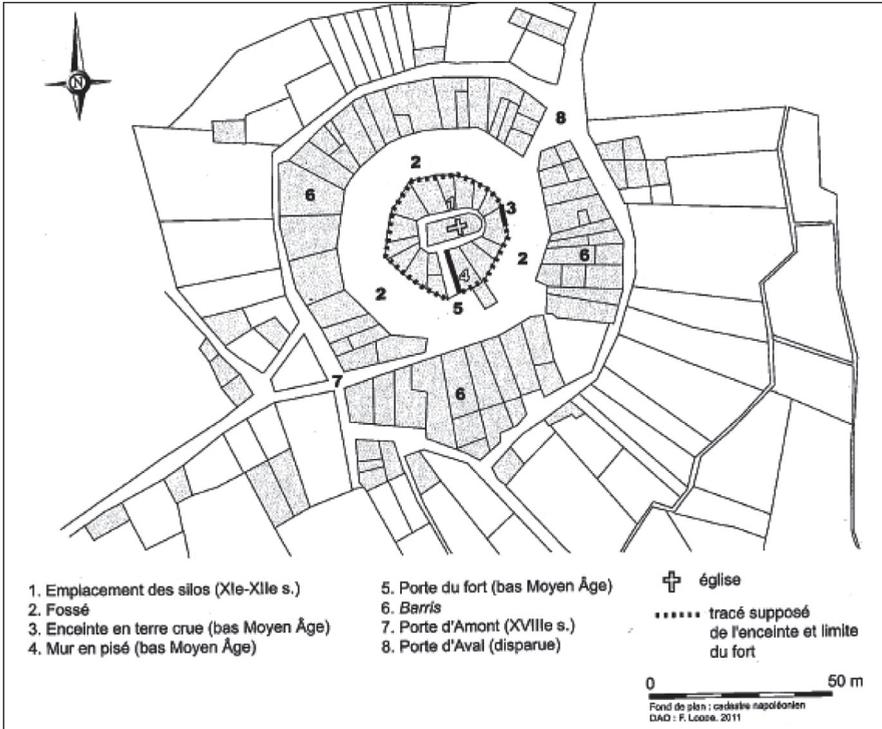
La fouille préventive de 2009 a été conduite sur une parcelle vacante, en partie décaissée, sur flanc nord de l’église, avec silos apparents en coupe et deux silos sous une calade d’époque moderne (ces derniers non fouillés car non menacés; Loppe, Baudreu 2011).

FIGURE 5



La Digne d’Aval. Vue aérienne. Un cas emblématique de “village ecclésial” ou d’“enclos ecclésial”.

FIGURE 6



La Digne d'Aval: plan et emplacement des vestiges, d'après Loppe-Baudreu 2011.

Les silos ont été datés d'après les céramiques de leur comblement. Le premier de la fin du XI<sup>e</sup> ou du début du XII<sup>e</sup> siècle, le second serait comblé dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, mais on peut noter que celui-ci recoupe sans doute deux autres silos plus anciens. Par ailleurs le premier silo contient, rejetés au sommet du comblement, de nombreux éléments de démolition, en particulier des tuiles. L'archéologue fait la supposition d'une couverture pour abriter ces silos de stockage des intempéries.

L'archéologue ne signale pas la présence de sépultures, ni n'en signale la découverte dans le passé. Apparemment, il ne s'agirait donc pas d'un "cimetière" mais d'un "enclos ecclésial" au sens le plus strict. Avec sa dimension de 15 pas (peu ou prou

15 mètres), un module connu par les textes comme par d'autres formes conservées (par exemple Estoyer en Conflent; Catafau 1998), l'espace est celui attribué parfois à un cimetière de petite église, de suffragante... mais dans le cas de Digne d'Aval il s'agirait d'un "cimetière" à la manière de celui mentionné au milieu du XII<sup>e</sup> siècle en Haute-Bretagne et rendu célèbre par Lucien Musset (1948),<sup>4</sup> un "cimetière pour les vivants" et non pour les morts. Le terme "cimetière" était équivalent dans le texte publié par Lucien Musset de celui de "refuge". L'enclos ecclésial a donc la forme d'un cimetière, l'emplacement d'un cimetière, les dimensions d'un cimetière, la chronologie d'un cimetière (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles), les protections juridiques du cimetière surtout, mais n'est pas le cimetière d'inhumation.

Un des questions qui restent posées est de savoir où étaient enterrés les paroissiens de Digne d'Aval. Le dédoublement des villages (Digne d'Aval-Digne d'Amont) s'est-il effectué au sein d'une grande paroisse unique originelle, et l'église de Digne d'Amont (la plus ancienne?) a-t-elle seule conservé le droit de sépulture? Par ailleurs, la chronologie de l'installation des silos, de la construction des maisons et de la construction du mur d'enceinte de l'enclos en terre massive est essentielle: cet enclos ecclésial est-il établi dès l'installation de l'église (XI<sup>e</sup> siècle? cf. ci-dessous Villeneuve-de-la-Raho) ou bien a-t-il été réaménagé tardivement (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles?) en "fort villageois" doté d'un mur de terre. On trouverait là, en l'absence de textes, mais avec des témoignages archéologiques et planimétriques exceptionnels, un cas assez semblable à celui de certaines *celleres* du Roussillon fortifiées (ou re-fortifiées) tardivement (Saint-Laurent-de-la-Salanque par exemple).

### *En Roussillon*

En Roussillon, les premières fouilles de cimetières ont concerné des sites en partie ou totalement abandonnés où parfois l'église, voire partiellement le cimetière, ont été conservés en élévation ou en activité *in situ*. Ces fouilles apportent de nombreux éléments au débat sur le cimetière-refuge, le cimetière habité ou le cimetière-dépôt des récoltes.

---

4. L'évêque bénissant "circa capellam Sancti Auberti ad refugium tantum vivorum non ad sepulturam mortuorum quoddam cimiterium" afin de ne pas faire entrer cette chapelle en conflit avec l'abbaye voisine qui avait obtenu les droits de sépulture de la population locale.

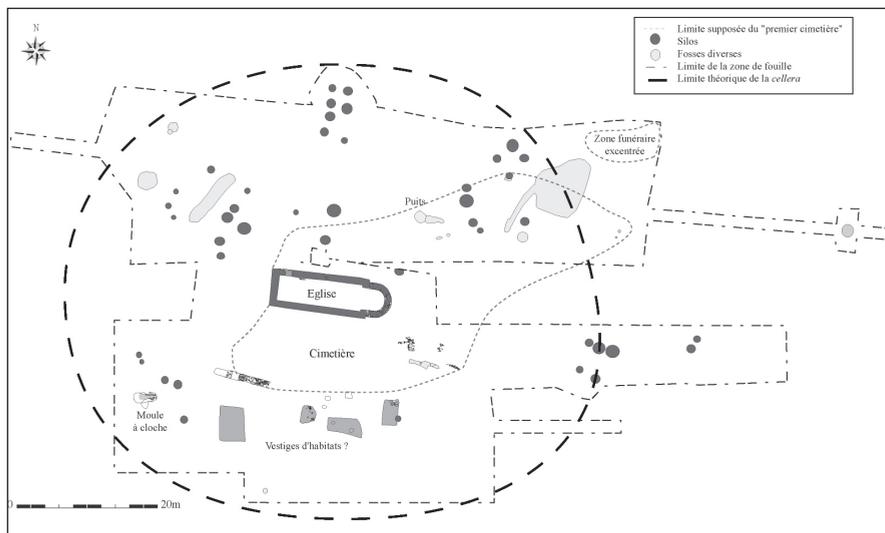
## VILARNAU (PERPIGNAN, ROUSSILLON, PYRÉNÉES-ORIENTALES)

Le village abandonné de Vilarnau est situé à 5 km à l'est de Perpignan, il est formé de trois pôles: un château à l'aval, possession d'une famille noble citée au XI<sup>e</sup> siècle, un château à l'amont, propriété d'un petit monastère roussillonnais à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, et entre les deux l'église Saint-Christophe, mentionnée en 1228 seulement. La fouille de l'église et du cimetière a montré cependant que l'église préexiste aux premières tombes datées de la fin du IX<sup>e</sup> siècle ou du X<sup>e</sup> siècle (Passarrius 2009). L'abandon commence au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le pôle d'aval est le premier abandonné, puis l'habitat autour du cimetière, enfin l'église, qui est en ruine au XVII<sup>e</sup> siècle; un mas subsiste jusqu'à nos jours à l'emplacement du château et du village d'amont, qui n'ont pu être fouillés. Malgré des recherches approfondies en archives, il n'a pas été retrouvé de mention d'une *cellera* autour de l'église de Vilarnau.

La fouille du cimetière a permis d'établir des plans chronologiques des inhumations (fig. 7). Sur le plan correspondant à l'époque la plus ancienne (X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles) on remarque:

- la répartition des tombes tout autour de l'église, y compris au nord, dans un périmètre d'environ 30 m;

FIGURE 7



Vilarnau (Perpignan). Plan de synthèse des vestiges d'occupation profane du cimetière.

- la présence dans cet espace ou dans sa périphérie immédiate de 40 silos, organisés en groupes (“batteries”) et de trois fonds de cabane ou sols d’habitat avec vestiges de foyers, conservés au sud de l’église, là où les niveaux sont le mieux préservés par la pente naturelle du terrain.

Dans le cadre de ce PCR, nous avons fait procéder en 2010 à quatre datations complémentaires pour affiner les chronologies de ces vestiges assis sur deux témoins particuliers dès 2002 (un cadavre recoupé par un silo et des ossements de faune) les quatre datations supplémentaires ont été réalisées sur des ossements de faune provenant du comblement de silos. Toutes ces datations sont comprises dans des fourchettes entre 895-1170. La fourchette la plus précoce concerne (par chance?), celle du cadavre perturbé par le silo, qui date le creusement d’entre 895 et 1017, les abandons (comblement des silos) étant datés entre 903 et 1170.

L’exemple de Vilarnau apporte quelques informations, confirmations ou questions:

- sur la forme, la disposition du cimetière vers l’an mil, qui occupe l’espace de 30 mètres (= trente pas) assez exactement dans toutes les directions autour de l’église;
- la préexistence du cimetière (par rapport au “refuge” ou dépôt des récoltes, et à l’habitat) est attestée par les datations des tombes les plus anciennes, antérieures aux datations des silos;
- La co-existence des usages d’ensevelissement et de stockage est confirmée par la vision du squelette “accroché” par le creusement du silo alors qu’il était encore en cohérence anatomique;
- le type d’installation profane dans le cimetière est constitué de silos (stockage des céréales). Sont-ils ce que les textes nomment ailleurs “celliers” ou *sagres*? Peut-être les silos sont-ils plus faciles à trouver, car les niveaux de sols de circulation du x<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècle sont arasés, toute trace des constructions fragiles ayant disparu. Or on peut imaginer que les premiers celliers sur le cimetière étaient des édifices précaires, en matériaux périssables. La vision de l’archéologie n’est que celle des vestiges préservés, reflets partiels de la réalité, sélectionnés par les aléas de la conservation différentielle.
- la présence de niveaux de sols excavés, avec des lambeaux de sols de circulation, de la céramique commune écrasée, des vestiges de deux foyers partiellement conservés peut se

rapporter plutôt à un habitat semblable à celui que l'on a pu identifier ailleurs à cette époque (Baixas Camp del Rey, Passarrius 2001). Qu'en est-il alors de la relation chronologique entre stockage et habitat?

La vision "classique" inspirée par la lecture des textes (Kennelly, Bonnassie) est celle d'une première occupation du cimetière pour le stockage, suivie d'une transformation de ces "édifices" en maisons d'habitation. L'archéologie est, en tout cas à Vilarnau, incapable de préciser la relation chronologique entre ces maisons et les tombes que, globalement, on rattache à une même phase d'occupation du cimetière. Les datations par la céramique ou par le C14 sont trop larges, et les fragments de sol conservés étant entremêlés parmi les fosses d'inhumations postérieures, les éléments de datation doivent être réellement inclus dans le niveau d'habitat pour être utilisables, ce qui limite considérablement leur nombre.

Par ailleurs plusieurs suggestions faites par l'archéologue tendent à montrer que les silos semblent correspondre à la partie creusée d'un ensemble plus complexe en surface, au temps de leur fonctionnement; leur disposition en "batteries" suggère un regroupement volontaire: sous un toit ou autour d'un bâtiment? Ce bâtiment était-il un "cellier" ou une maison d'habitation? Leur taille réduite, autour d'un mètre cube, les rapproche en tout cas de ceux associés à l'habitat pour des chronologies voisines (Baixas Camp del Rey) et peut inciter à exclure leur interprétation comme silos de conservation des dîmes, que l'on imagine plus grands, et davantage rapprochés de l'église ou de la maison du curé, comme c'est le cas de ceux trouvés dans et devant la maison "du curé" installée aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles contre le mur de l'église de Vilarnau, tout près de l'entrée du cimetière alors clôturé (Passarrius 2009).

#### VILLENEUVE-DE-LA-RAHO (ROUSSILLON, PYRÉNÉES-ORIENTALES)

L'église Saint-Julien (fig. 8) fut sans doute fondée peu après 832, première mention de la *villa*, mais elle n'est citée qu'en 1149. La documentation écrite ne fait pas état d'une *cellera*, le village actuel, établi sur la butte voisine, fut déplacé autour du château des seigneurs, sans doute aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles (selon des modalités proches de celles de Caramany). De nombreuses études, fouilles et diagnostics se sont répétés sur le site de Saint-Julien, le DFS de Céline Jandot en donne un aperçu complet (Martzluff *in* Jandot 2007).

FIGURE 8



Villeneuve-de-la-Raho.

Vue aérienne après l'aménagement consécutif aux fouilles. Le mur de terre se situe approximativement en limite extérieure de la butte engazonnée, d'un vert plus profond, au sud de l'église, la zone d'habitat avec silos et fosses est dans le triangle au nord.

Le diagnostic AFAN de 1991 avait trouvé des fosses et silos, les plus éloignés situés à 100 m de l'église, et le fouilleur, Annie Pezin, avait estimé leur nombre à 300 fosses et silos. Plutôt qu'une "zone d'ensilage" il s'agirait, pour les archéologues, du stockage normal d'un habitat rural proche, arasé, dont peu de mobilier est conservé, témoignant d'une courte durée d'occupation, dont les premières traces remontent au IX<sup>e</sup> siècle et qui s'interrompt avant 1250, la céramique glaçurée (présente dans les ensembles de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle en Roussillon) étant absente de ces séries.

L'opération de l'INRAP de 2006 a concerné 1,2 ha au sud, est et nord de l'église. Elle a apporté des éléments inédits en Roussillon sur l'environnement de l'église, le cimetière comme espace d'inhumation, de dépôt de récoltes et sa protection par un mur-rempart:

- un mur de terre enserrant un espace entourait l'église, avec une tombe au moins à l'intérieur (et une dizaine de tombes dans cet espace d'après les informations données par Michel Martzluff sur les fouilles de 1989 et 2002, cf. Jandot 2007);
- des fosses recoupées par le mur de terre ont été datées de 781-982. Ces fosses sont aussi recoupées par une sépulture, à l'intérieur de l'espace cerné par le mur de terre;
- ce mur de bauge, de largeur variable entre 2,50 m et 3,70 m, est conservé par endroits sur 2,20 m de haut. Il se trouve à une distance de 22 m de l'église actuelle, mais il faut sans doute compter quelques mètres de plus d'éloignement par rapport à une première église plus ancienne et de taille plus réduite.

L'intérêt de cette fouille est évident. Elle apporte des éléments de réponse à la question de la chronologie relative entre fosses (silos) et tombes, les tombes étant antérieures, mais aussi postérieures aux fosses ou silos. La fortification de terre témoigne de la mise en défense de cet espace, peut-être sur une dimension voisine de 30 pas à partir d'une église primitive. Elle est établie sur un premier état du cimetière antérieur, puisqu'elle recoupe des tombes. En son sein se trouvent des fosses ou silos et des sépultures.

Il n'y a pas, dans cet espace défendu par le mur de terre comme tout autour dans les fosses et silos les plus éloignés, correspondant à l'habitat voisin, d'indices de datation postérieurs au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est avant la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle que cet habitat fut abandonné au profit du village castral situé sur la butte dominant la plaine (localisation actuelle du village).

Cet espace d'inhumation et de stockage fermé d'un mur de terre massive pourrait être un témoignage de la *cellera* – refuge des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles. C'est en tout cas une des rares fortifications de terre datées du Moyen Âge central (bien connues pour période de la fin du Moyen Âge, dans les forts villageois, en Toulousain et Lauragais). Sa chronologie précoce n'est pas en contradiction avec la première mention d'un "mur de la *cellera*" à Perpignan, en 1116, autour du cimetière et de l'église Saint-Jean (Catafau 1998).

Les exemples de Vilarnau et de Villeneuve-de-la-Raho apportent un type d'informations qu'il est quasiment impossible de retrouver dans des cimetières et des centres villageois restés en activité ou occupés jusqu'à nos jours. Ils justifient que cette voie de recherche (fouille des villages abandonnés) ait été maintenue.

VILLELONGUE-DE-LA-SALANQUE (ROUSSILLON, PYRÉNÉES-ORIENTALES)

Villelongue de la Salanque se situe dans la plaine alluviale du Roussillon, au nord-est de Perpignan (fig. 9). Ce village est intéressant pour notre étude des *celleres* conservées au cœur des villages actuels, car on possède une riche documentation historique, qui

FIGURE 9



Villelongue-de-la-Salanque.

Nous voyons l'église romane et le cercle des trente pas. Les deux rectangles correspondent aux sondages. La ligne continue et pointillée: le mur de la cellera-fortalicium retrouvé en fouille, ou conservé dans les élévations et sur le plan.

concerne cependant surtout la fin du Moyen Âge, documentation étudiée dans les mémoires de master 1 et 2 de Marcel Delonca. Ces actes mentionnent des celliers dans la *cellera*, le “fossé” et la *tova* (fossé-ruisseau) de la *cellera*, le mur de la *cellera*, la porte de la *cellera-fortalicium*, et la construction des murs du *castrum*. Par ailleurs, la forme de cette *cellera-fortalicium* est bien conservée dans le plan cadastral napoléonien comme dans le village actuel.

Des espaces libres au sein même de l'espace interprété comme celui la *cellera* originelle ainsi qu'une municipalité bien disposée envers l'archéologie nous ont conduit à y faire des fouilles. Leurs résultats complets ainsi que les réinterprétations que ces résultats imposaient à la première lecture des textes et du plan (Catafauf 1998) ont été présentés dans le rapport du PCR de 2012. En voici les principales données pour notre réflexion.

Les fouilles de l'été 2011, situées près du chevet de l'église romane, ont été complétées par des carottages (J.-M. Carroza) jusqu'à une profondeur de 4 m sous le niveau actuel (lui-même situé environ un mètre sous le niveau de sol de l'église romane) sans que le substrat n'ait été atteint. Aucune sépulture n'a été rencontrée dans ce sondage et ce carottage, pas plus que toute autre trace d'inhumation —par exemple des éléments disparates de squelettes mêlés aux remblais, comme cela est fréquent dans les remaniements de sols de cimetières. La conclusion est que le cimetière ne se développait pas à l'est de l'église, contrairement à l'impression donnée par plan et topographie actuelle où se trouve un espace vide. La topographie (substrat non atteint à 4 m de profondeur) suggère qu'à cet endroit, au Moyen Âge, se trouvait un vallon, un creux, au pied de l'éminence portant l'église, bâtie en bordure de butte.

Cette butte a été elle-même mise en défense assez tôt (avant 1250) par un puissant mur-remblai fortifié, dont le plan cadastral a livré un tracé-témoin, que nous n'avions pas identifié avant l'opération archéologique. Contre ce mur-rempart sont venues, dès sa construction, se déposer d'épaisses couches de limons qui ont comblé ce vallon. En détournant la *tova*, le ruisseau traversant le village, vers le nord, on n'a gardé qu'un fossé secondaire autour de la *cellera* devenue le *fortalicium*, sur l'ancien tracé de ce ruisseau.

La fouille de Villelongue-de-la-Salanque a permis de remettre en question une lecture trop “facile” du cadastre napoléonien, qui montrait, à environ 30 m du chevet de l'église romane, une limite de place publique (interprété comme “ancien cimetière”) et une

rue de forme arrondie (interprétée comme tracé du “fossé de la *cellera*”). La forme qui se dessinait sur le plan n’avait rien à voir avec le cimetière et la *cellera* d’origine, qui ne pouvaient se développer de ce côté de l’église, bordé par un profond vallon en eau. Cette lecture interprétative du plan correspondait à une lecture des sources “orientée” par le schéma de la *cellera* et de la succession concentrique des espaces villageois fortifiés. La remise à plat de toute la documentation, textuelle, archéologique, planimétrique, et l’enquête sur le terrain (témoignages oraux, observation des vestiges conservés) a permis de proposer un modèle de formation et d’évolution du village qui accorde toutes les sources disponibles, sans répondre à toutes les questions posées.

#### PÉZILLA-LA-RIVIÈRE (ROUSSILLON, PYRÉNÉES-ORIENTALES)

Il s’agit sans doute de l’un des plus beaux dossiers sur une *cellera* au cœur d’un village actuel, du point de vue de la richesse textuelle (pour les XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles et suivants) et de la conservation des formes villageoises, enfin des problématiques posées.

En effet la présence dans la *villa*, au IX<sup>e</sup> siècle, de deux églises (ce cas n’est pas unique, cf. Rivesaltes, Catafau 1998), dont une, Saint-Saturnin, est devenue église du cimetière, à l’extérieur du noyau villageois constitué autour de la *cellera* de l’autre église, Saint-Félix. La présence de vestiges romains prestigieux réemployés et de tombes en coffres de *tegulae*, datés de l’Antiquité tardive dans l’église Saint-Saturnin suggérerait aussi des continuités avec l’époque paléochrétienne, ce qui est aussi un des axes de recherche de ce PCR, qui, loin de se limiter à la genèse du village à partir de la *cellera*, se propose d’examiner les héritages antiques ayant pu fixer le peuplement.

Des inhumations sont mentionnées occasionnellement dans le cimetière de Saint-Félix au Moyen Âge et à l’époque moderne, et des restes humains ont été découverts lors des travaux de réseaux au sud de l’église, dans les années 1960. Cependant le lieu de sépulture habituel pour les habitants du village semble plutôt être le cimetière de l’église Saint-Saturnin (d’après les testaments et leurs clauses d’élection de sépulture). L’église romane a été détruite en 1880 et remplacée par une grande église “moderniste”, dans le style démonstratif des basiliques expiatoires, appelée Les Saintes Hosties pour commémorer un miracle survenu pendant la période révolutionnaire. Seul le plan cadastral du début du XIX<sup>e</sup> siècle garde le plan de l’édifice antérieur.

La municipalité, très sensibilisée aux enjeux patrimoniaux et aux apports possibles de l'archéologie, nous a permis d'ouvrir deux sondages dans un espace libre situé au nord de l'église Saint-Félix. Les résultats en ont été, comme toujours, riches, complexes, surprenants. On remarque:

- l'embarras du sous-sol: un grand nombre de murs et niveaux de sols contemporains, modernes, médiévaux et même tardo-antiques et proto-historiques se succédaient et s'entremêlaient dans les deux sondages;
- la présence dans le sondage le plus proche de l'église d'inhumations: toutes d'immatures, des VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, aucune tombe ne semblant correspondre à la période carolingienne (premiers textes mentionnant l'église) ou féodale (période de mise en place théorique du "cimetière-refuge", la *cellera*);
- la présence dans le sondage le plus éloigné de l'église d'un mur assez puissant, semblant avoir été bâti dans son premier état en terre crue et refait en galets et chaux, ainsi que des piédroits supposés d'une porte fortifiée;
- ce mur lui-même semble établi sur un fossé plus ancien, en partie comblé lors de l'élévation du premier rempart.

Les premiers enseignements, à vérifier et compléter par d'autres fouilles et d'autres recherches d'archives, sont nombreux. Ainsi que le plan le suggérait, on peut identifier et localiser précisément, au moins au nord de l'église, le tracé d'une première mise en défense (fossé puis mur de terre puis mur de pierre et chaux). La coexistence de ces deux murs est d'ailleurs attestée par un texte de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

L'existence des inhumations d'immatures un ou deux siècles avant la première mention de l'église Saint-Félix, et au même moment, semble-t-il, où sont pratiquées sur l'emplacement de l'église Saint-Saturnin, à seulement 400 m de distance, des inhumations d'adultes en coffre pose la question des relations chronologiques entre lieu d'inhumation et lieu de culte —le "cimetière" pouvant être antérieur à l'église— ainsi que celui de la coexistence de deux lieux d'inhumation dans la même période. L'existence d'une nécropole d'inhumation privilégiée des immatures très nettement séparée mais aussi très proche laisse penser à une "spécialisation" dans le recrutement de chacune, que les premiers indices archéologiques auraient tendance à orienter vers une spécialisation par âge des défunts, ce qui pour une époque aussi ancienne (VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles) serait une découverte importante.

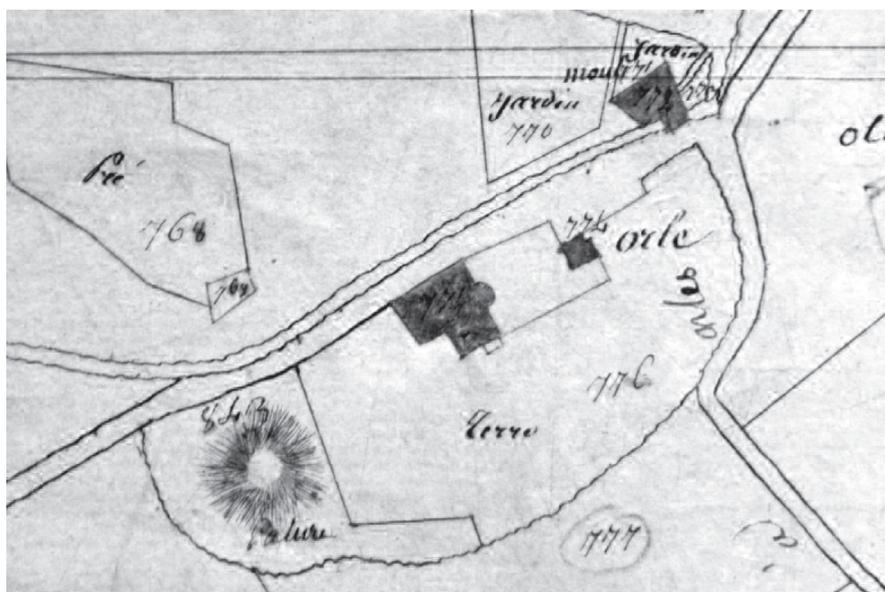
## ORLE (PERPIGNAN, ROUSSILLON, PYRÉNÉES-ORIENTALES)

Le lieu apparaît dans la documentation au moment de la délimitation de la villa de Villeneuve-de-la-Raho, évoquée ci-dessus, en 832 et son église Saint-Étienne est mentionnée au x<sup>e</sup> siècle. Un petit ensemble de documents évoque la *cellera* entre 1185 et 1279, ainsi qu'une fortification (*castrum*) et un fossé, mais on trouve aussi en 1279 le terme *castelas*, qui en Roussillon désigne fréquemment un château sur motte. Un texte rare mentionne la présence d'un silo en relation avec une maison dans la *cellera* en 1238.

Le cadastre napoléonien (fig. 10) offre encore au début du xix<sup>e</sup> siècle une belle vision de l'ensemble constitué de l'église et d'une motte à l'intérieur d'un périmètre plus large délimité par des limites parcellaires et des chemins, que l'on pourrait rapprocher de la "tenure du château" ("*tenedone castr*" une basse-cour de la motte?) mentionnée dans les textes.

Découvrant le 13 septembre 2013 l'ouverture de tranchées sans diagnostic archéologique préalable le long de la route qui borde le mur gouttereau nord de l'église (église non classée, non

FIGURE 10



Orle (Perpignan). Plan cadastral napoléonien: la motte à l'ouest (843), l'église à l'est (775), l'ellipse de la "basse-cour" (?) au sud (776).

inscrite, non protégée à l'heure actuelle), le PAD a mis en place une surveillance légère des travaux, en accord avec le SRA et l'aménageur. Celle-ci a permis de relever et de fouiller en partie, dans des conditions extrêmes de rapidité et de difficulté, de nombreux silos et de nombreuses sépultures. Un silo au moins recoupait une tombe. Par ailleurs les informations recueillies sur place indiquent qu'un grand nombre de fosses et de silos ont été détruits l'an passé lors de l'aménagement d'une parcelle, de l'autre côté de la route, au nord, l'an passé.

Les datations radiocarbone des structures mises au jour indiquent que sépultures et silos se situent entre le IX<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle. Les sépultures les plus anciennes sont datées des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, les silos les plus anciens datent de l'extrême fin du X<sup>e</sup> ou plutôt des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Une sépulture recoupée par un silo est datée de la fin du IX<sup>e</sup>-début du XI<sup>e</sup> siècle, le silo qui la recoupe est daté de la fin du X<sup>e</sup>-milieu du XII<sup>e</sup> siècle.

Ainsi le cas d'Orléans permet d'illustrer la relation, entre église et cimetière entre inhumations et dépôt des récoltes, entre *cellera* et château, tant du point de vue de la chronologie (relations d'antériorité/postériorité) que de celui de la délimitation des différents espaces (extension originelle et éventuelle rétractation du cimetière, de la *cellera*, de la "tenure du château") et de la mise en défense de ces espaces: *cellera*, motte, *castrum*, basse-cour. L'installation précoce des seigneurs au cœur de la *cellera* et le contrôle de cet espace sont bien attestés par les textes.

### *Conclusions: un modèle stimulant, en constante réévaluation*

Ces travaux illustrent la richesse potentielle des apports de l'archéologie à la connaissance de l'occupation profane des cimetières médiévaux dans le Midi. Au moment de faire un premier bilan de ces recherches, malgré quelques problèmes spécifiques à l'archéologie, on peut tirer un bilan positif de cette collaboration entre histoire et archéologie:

- malgré la superficie le plus souvent réduite des sondages qui ne donne qu'une vision partielle, et les risques d'interprétation hasardeuse d'autant plus élevés, et bien que cette étroitesse des sondages se combine avec la superposition des vestiges, la grande densité des faits archéologiques et leur perturbation par les réseaux divers, les résultats sont souvent très riches d'informations (Villelongue, Pézilla).

- les compétences scientifiques réunies sur le chantier de fouille renforcent la qualité des informations recueillies: il est clair aujourd'hui par exemple qu'une fouille d'un village en Salanque (Torreilles, Villelongue) nécessite la contribution d'un géomorphologue et de ses carottages, de même aucune fouille ou ne peut aujourd'hui ignorer la présence régulière de l'architecture de terre massive. Bien repérés dans l'étude des élévations médiévales, ces vestiges sont beaucoup plus difficiles à percevoir dans le sol (Villeneuve-de-la-Raho, Torreilles). Ces informations indispensables sur le relief ancien et sur les premières formes de mise en défense sont celles qui permettent de corriger l'image actuelle du village, comme celle donnée par le cadastre du XIX<sup>e</sup> siècle.
- la datation absolue des silos et des tombes ainsi que des autres vestiges d'occupation du cimetière (sols d'habitat, "fonds de cabane", murs, remparts, fossés) est essentielle pour le dialogue avec l'historien. Les éléments de datation par les céramiques restent flous dans les siècles centraux du Moyen Âge, mais sont bien encadrés en amont par la céramique "oxydante polie" de la fin du X<sup>e</sup> et du tout début du XI<sup>e</sup> siècle, mieux connue depuis quelques décennies et en aval par des céramiques glaçurées dont l'importation se généralise au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Les datations radiocarbone, précieuses malgré leurs fourchettes amples, offrent des bornes fermes, souvent impératives pour la relecture des textes (Villelongue).

La multiplication des datations radiocarbone, l'affinement de la connaissance des séries céramiques locales et leur combinaison avec la chronologie relative des faits archéologiques et éventuellement celle des dépôts sédimentaires permettent d'établir des propositions de formation des centres villageois qui complètent et parfois remettent en cause radicalement les modèles historiques.

Le dialogue entre sources écrites et résultats archéologiques est une constante leçon d'humilité pour l'historien, contraint de se plier aux faits et de réexaminer sa documentation à la lumière des données matérielles. Ces données apportées par l'archéologue renseignent sur la chronologie relative tombes-église-occupation profane, sur la forme du cimetière et son évolution, sur le type d'occupations non funéraires (habitat ou dépôt de récoltes), sur la taille des silos et sur la mise en défense de cet espace. C'est justement sur ces thèmes que les textes et les plans sont muets ou imprécis. L'information archéologique apporte quelques certitudes,

quelques impossibilités et un faisceau de propositions probables; à l'aide de ces éléments, l'historien est contraint de revoir sa documentation, et parfois de reconstruire ses modèles évolutifs pour les mettre en accord avec les éléments fermes (certitudes-impossibilités) et pour les coordonner aux faisceaux de probabilités.

Pour l'instant, compte-tenu des données réunies sur un nombre somme toute très réduit de sites, nous pouvons faire quelques observations qui peuvent prendre le caractère non de vérités générales mais de correctifs fréquents au modèle de la *cellera*, du cimetière-refuge du XI<sup>e</sup> siècle.

Les églises sont souvent plus anciennes que les textes ne le laissent deviner, voire même très anciennes, remontant parfois à l'époque paléochrétienne ou à l'Antiquité tardive, bien avant l'époque carolingienne. Les inhumations autour de l'église sont aussi souvent plus anciennes que prévues. Il n'est pas sûr que les inhumations s'installent autour de l'église, il pourrait s'agir parfois (pas si rarement) d'églises qui s'installent sur des lieux d'inhumation antérieurs.

Les silos ou habitats mêlés aux tombes peuvent être attestés dès les premiers temps (tardo-antiques, carolingiens) de l'existence du cimetière. La relation avec l'aire d'asile est possible, mais pas dans une chronologie stricte de la "féodalisation". La présence de silos dans l'église, de bâtiments sommaires adossés à l'église, ou parfois auxquels on ne peut pénétrer que par l'intérieur de l'église pose la question des silos ecclésiastiques et des dépôts des dîmes, comme des sacristies et des maisons curiales. L'organisation des silos en batteries, leur groupement par séries, ou dans une partie seulement du cimetière pose la question de leur relation avec des bâtis en élévation (maisons, celliers, préaux, toitures) ou de la gestion de l'espace global du cimetière.

De même la perturbation des tombes par les silos, surtout de tombes de même époque (chronologie voisine des tombes et des silos) pose la question de la signalisation des tombes (inexistante ou disparue) et de la nature "spontanée", inorganisée, du creusement des silos. La multiplication du creusement des silos aux XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles qui semble attestée en plusieurs lieux (Sentmenant, Vilarnau, Orle) peut-elle être mise en rapport avec des phénomènes sociaux (violences et refuge)?

La forme du cimetière (le cercle des trente pas) se vérifie fréquemment, même quand le cimetière a par la suite été réduit, contraint dans des limites plus étroites (Vilarnau, Pézilla). Cepen-

dant on constate aussi parfois des effets de "faux cercle") dus à des remodelages postérieurs (Villevlongue).

La mise en défense précoce des espaces de paix, cimetière ou enclos ecclésial semble elle aussi attestée (Villeneuve, Pézilla) mais d'autres formes de mises en défense, d'autres espaces défensifs, régis par d'autres autorités que religieuses semblent coexister très tôt avec la *cellera* entourant l'église, au plus près de cette *cellera* parfois, et même parfois sous le nom de *cellera* mais une *cellera* atypique, de nature seigneuriale, aristocratique voire castrale (Torreilles, Orle).

Ces données remettent-elles en cause la valeur du modèle du "village ecclésial", du cimetière-refuge ou de la *sagrera-cellerà* dont la naissance serait liée au processus de féodalisation? À notre point de vue, le modèle, le schéma, est un guide général, une grille de lecture et de questionnement. Parfois, le modèle a pu être considéré comme un "patron" tout découpé, prêt à être plaqué sur la réalité. Après plus de quinze années de confrontation des méthodes et des résultats de l'histoire et de l'archéologie, nous espérons pouvoir éviter cet écueil.

Le modèle permet de comprendre un phénomène historique global, il ne rend pas compte de chaque réalité concrète. Cependant la multiplication des correctifs devrait engager à reformuler le modèle, selon un schéma plus conforme aux réalités vérifiées par l'archéologie en de nombreux points. Notre recherche archéologique n'en étant qu'à ses débuts, nous n'en sommes pas encore là, mais nous pouvons d'ores et déjà établir un parallèle entre le modèle de l'*ecclesiamento* et celui de l'*incastellamento*. Lors de deux colloques, tenus à Rome et Gérone, Pierre Toubert a voulu faire le bilan de vingt-cinq ans d'*incastellamento* (Toubert 1998).

Pierre Toubert soulignait en cette occasion que l'*incastellamento* avait été "un fil rouge pour l'étude comparée des régions", "un terrain de manœuvre commun aux historiens et aux archéologues".

Ce modèle offre en effet une série de questions préalables à l'archéologue avant de commencer sa fouille, il propose un cadre de compréhension, en retour l'archéologue souligne les divergences de la réalité qu'il perçoit avec le modèle en question.

Pierre Toubert souligne quelques apports essentiels de l'archéologie au concept d'*incastellamento*, nous voudrions tenter de faire un parallèle entre ses conclusions et les quelques premières observations tirées de nos premières recherches:

- “L’*incastellamento* doit être replacé dans la suite logique d’une première phase de croissance “pré-castrale” *curtis et villa*”. Dans le cas de la *sagrera-cellerà*: une phase antérieure aussi se vérifie fréquemment, la place de la *sagrera-cellerà* est complexe car elle n’occupe pas souvent un site “nouveau” mais un site né pendant la phase de pré-*sagrera* où l’on peut avoir une première église, un premier cimetière, un premier habitat, voire de premiers silos...
- “L’*incastellamento* marque un tournant irréversible dans le long processus de croissance qui va du VIII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle”. On peut en dire autant de la constitution des *sagres-celleres*: les formes antérieures d’habitat sont entraînées dans une évolution qui les fait disparaître ou évoluer vers des habitats intercalaires: mas, hameaux, lieux secondaires...
- “Les premières constructions paysannes sur les sites “potentiellement castraux” ont été bâties en structures légères (enceintes de bois, habitat en pisé). L’“urbanisme villageois” donnée essentielle de l’*incastellamento* ne s’est mis en place que vers les XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles”. Dans la *sagrera-cellerà* aussi les premières occupations ont cet aspect sommaire, rudimentaire, peu organisé. L’archéologie des “celleres abandonnées” est à ce titre un complément indispensable à celle des villages actuels.
- “Les premières désertions castrales sont contemporaines de l’*incastellamento* lui-même”. Les *celleres* ou *sagres* abandonnées sont plus rares, mais les “cimetières habités” ou “villages ecclésiastiques” disparus existent, en particulier dans le cas de villages déplacés lors de l’*incastellamento*: L’Horto à Caramany ou Villeneuve-de-la-Raho. Ces sites ont cependant un élément de permanence qui est souvent l’église et parfois le cimetière.
- “Le concept d’*incastellamento* a permis de montrer la résistance à ce processus”. L’exemple donné par Pierre Toubert est la Navarre de Juan José Larrea où se maintiennent tout au long du Moyen Âge et jusqu’à nos jours de petits habitats ruraux groupés et ouverts, typiques du haut Moyen Âge; Pierre Toubert signale aussi l’existence d’un habitat intercalaire dans les régions d’*incastellamento* moins dense (Delumeau); mais, même là, la structuration de l’espace est organisée par le réseau castral.

Comment formuler la “résistance” au processus de regroupement de l’habitat sur le cimetière? On peut l’examiner de plusieurs points de vue: la résistance du cimetière à son envahissement et à sa disparition; la résistance d’habitats à l’attraction ecclésiastique (résilience du premier réseau de peuplement du haut Moyen Âge sous forme de mas, d’habitats isolés, et formes originales des “villages de montagne”). La résistance des seigneurs et des châtelains aux tentatives de “refuge” est par contre bien connue

et renvoie aux points évoqués ci-dessus. Les deux formes les plus courantes en sont l'investissement de la *cellera* par les seigneurs (construction de motte, de château, de tour dans la *cellera* ou dans son environnement immédiat) et la création de "*celleres castrales*": groupements de celliers au pied du château.

Le "concept" de *sagrera* ou *cellera*, plus largement de "cimetière-refuge" ou d'"enclos ecclésial" n'a pas fini de nourrir la réflexion des archéologues, qui en retour ne sauraient manquer de le faire évoluer. Notre projet n'a d'autre objectif que cet approfondissement de la connaissance, quitte à renverser des pans entiers du "vieux modèle", par le croisement fécond des savoirs archéologiques et historiques.

### Bibliographie

- BARTHÉLEMY, Dominique (1999), *L'an mil et la paix de Dieu: la France chrétienne et féodale, 980-1060*, 637 p.
- BAUDREU, Dominique (1995), "Le Bas-Razès aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, formes castrales et ecclésiastiques de l'habitat groupé", *Histoire et archéologie des terres catalanes au Moyen Age*, Philippe Sénac (dir.), Université de Perpignan, p. 187-228.
- BAUDREU, Dominique; CAZES, Jean-Paul (1990), "Le rôle de l'église dans la formation des villages médiévaux. L'exemple des pays audois", Actes..., *Société médiévale occitane: Historiens et archéologues, Heresis*, 2, Carcassonne, p. 139-158.
- BOLÒS i MASCLANS, Jordi (2004), *Els orígens medievals del paisatge català: l'arqueologia del paisatge com a font per a conèixer la història de Catalunya*, Institut d'Estudis Catalans, 2004, 462 p.
- BONNASSIE, Pierre (1975-1976), *La Catalogne du milieu du X<sup>e</sup> à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Croissance et mutation d'une société*, Toulouse, 1047 p.
- (1994), "Les *sagreres* catalanes: la concentration de l'habitat dans le «cercle de paix» des églises (XI<sup>e</sup> s.)", *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*, M. FIXOT, E. ZADORA-RIO, Paris, p. 68-79.
- CATAFAU, Aymat (1997), "La *cellera* et le mas en Roussillon au Moyen Age: du refuge à l'encadrement seigneurial", *Journal des Savants*, 2, p. 333-361 (en ligne).
- (1997), "Vilarnau, un village médiéval déserté de la plaine du Roussillon. Premières données archéologiques et historiques", en collaboration avec Carine COUPEAU et Olivier PASSARRIUS, *Etudes Roussillonaises*, xv, p. 149-167.
- (1998), *Les celleres et la naissance du village en Roussillon (X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Presses Universitaires de Perpignan-Editorial Trabucaire, Perpignan, 717 p.
- (2000), "Celleres i monestirs al Rosselló", *Territori i Societat a l'edat mitjana*, vol. III, 1999-2000, Universitat de Lleida, p. 167-180.
- (2001), "Étapes et modalités de l'intégration des *celleres* au système seigneurial en Roussillon: leur rôle dans le renforcement de la domination et le contrôle des paysans et de l'espace", *Aspects du pouvoir seigneurial de la Catalogne à l'Italie (IX<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, *Rives nord-méditerranéennes*, 7, Université de Provence, p. 13-26 (en ligne).
- (2006), "Les *celleres* du Roussillon: mises au point et discussions", *L'église au village, Cahiers de Fanjeaux*, 40, p. 18-40.

- CATAFAU, Aymat (2006), "Le vocabulaire du territoire dans les comtés catalans nord-pyrénéens (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)", *Les territoires du médiéviste*, Benoît CURSENTE et Mireille MOUSNIER (dirs.), P.U. Rennes, p. 129-149.
- CHAPELOT, Jean; FOSSIER, Robert (1989), *Le village et la maison au Moyen Âge*, Hachette, 1980.
- FARIAS, Victor, *La sacrania catalana (950-1200)*, *Aspectos y modelo de un espacio social*, Université de Barcelone, 220 p.
- (1993-1994), "Problemas cronológicos del movimiento de Paz y Tregua catalán del siglo XI", *Acta historica et archaeologica mediaevalia*, 14-15, Barcelone, p. 9-37.
- FARIAS, Victor; MARTÍ, Ramon; CATAFAU, Aymat (2007), *Les sagreres a la Catalunya medieval*, Girona, 249 p.
- JANDOT, Céline (2007), *Saint-Julien à Villeneuve de la Raho (Pyrénées-Orientales)*. *Diagnostic sur l'extension du futur cimetière*.
- KENNELLY, Karen (1969), "Sobre la Paz de Dios y la sagrera en el condado de Barcelona (1030-1130)", *Anuario de estudios medievales*, v, Barcelone, p. 107-136 (en ligne).
- LOPPE, Frédéric; BAUDREU, Dominique; LESPES, Carole (2011), "L'enclos ecclésial de La Digne d'Aval (Aude): nouvelles données archéologiques (XI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)", *Archéologie du Midi Médiéval*, t. XXIX, p. 95-122.
- MALLORQUÍ, Elvis (2007), *Parroquia i societat rural al bisbat de Girona, segles XIII i XIV*, thèse, Université de Girona, 889 p. (en ligne).
- MARTÍ, Ramon (1988), "L'ensagrerrament: l'adveniment de les sagreres feudals", *Faventia*, 10-2, Barcelone, p. 152-182 (en ligne).
- MUSSET, Lucien (1948), "Cimiterium ad refugium tantum vivorum non ad sepulturam mortuorum", *Revue du Moyen Age latin*, 4, p. 55-60.
- PASSARRIUS, Olivier; CATAFAU, Aymat (2001), "L'habitat rural autour de l'an mil en Roussillon. L'exemple du site du Camp del Rey (Baixas-Pyrénées-Orientales)", *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, t. XXXII, p. 109-132.
- PASSARRIUS, Olivier; CATAFAU, Aymat (1995-1996), "Laroque-des-Albères de l'Antiquité à la fin du Moyen Age. Histoire et archéologie du peuplement et de la mise en valeur d'un terroir villageois", *Etudes Roussillonaises*, t. XIV, Perpignan, p. 7-30.
- PASSARRIUS, Olivier; DONAT, Richard; CATAFAU, Aymat (dir.) (2008), *Vilarnau. Un village du Moyen Âge en Roussillon*, éd. Trabucaire, Perpignan, 516 p.
- RIU RIU, Manuel (1990), "Creació i desaparició d'alguns vilatges fortificats a la Catalunya medieval", *Cota zero*, revista d'arqueologia i ciencia, 6, p. 57-66.
- ROIG, Jordi; COLL I RIERA, Joan-Manuel; MOLINA, Josep-Antoni (1995), *L'església vella de Sant Menna. Sentmenat: del segle V al XX. 1500 anys d'evolució històrica*, Barcelone, 163 p.
- SETTIA, Aldo (1978-1980), "L'incidenza del popolamento sulla signoria locale nell'Italia del nord: dal villaggio fortificato al castello deposito", *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, colloque de Rome, Paris, p. 263-284.
- TOUBERT, Pierre (1973), *Les structures du Latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine du IX<sup>e</sup> à la fin du XI<sup>e</sup> siècle*, Rome, 1500 p.
- (1998), *L'incastellamento*, actes des rencontres de Gérone (26-27 novembre 1992) et de Rome (5-7 mai 1994), publiés sous la direction de Miquel Barceló et de Pierre Toubert, Rome, 350 p.
- ZADORA-RIO, Élisabeth; FIXOT, Michel (1994), *L'église, le terroir*, 1989, *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*.